

Det här verket har digitaliserats vid Göteborgs universitetsbibliotek.
Alla tryckta texter är OCR-tolkade till maskinläsbar text. Det betyder att du kan söka och kopiera texten från dokumentet. Vissa äldre dokument med dåligt tryck kan vara svåra att OCR-tolka korrekt vilket medför att den OCR-tolkade texten kan innehålla fel och därför bör man visuellt jämföra med verkets bilder för att avgöra vad som är riktigt.

This work has been digitised at Gothenburg University Library.
All printed texts have been OCR-processed and converted to machine readable text.
This means that you can search and copy text from the document. Some early printed books are hard to OCR-process correctly and the text may contain errors, so one should always visually compare it with the images to determine what is correct.



HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX D'AFRIQUE,

P A R

FRANÇOIS LEVAILLANT.

1^{re} LIVRAISON.

Vélin

A P A R I S,

CHEZ J. J. FUCHS, LIBRAIRE, RUE DES MATHURINS, HÔTEL DE CLUNY.

CET ouvrage composé d'environ quatre cents planches, paroîtra régulièrement tous les mois, par cahiers de six planches avec leurs descriptions; savoir :

IN-FOLIO, sur papier vélin nom de Jésus, satiné, avec figures coloriées et en noir, 30 fr.

IN-QUARTO, sur papier vélin nom de Jésus, satiné, avec figures coloriées, 15 fr.

IN-QUARTO, sur beau papier fin nom de Jésus, avec fig. en noir, 6 fr.

IN-DOUZE, avec fig. en noir, t. I et II, br. 7 f. 20 c. et 9 fr. francs de port.

DE L'IMPRIMERIE DE H. L. PERRONNEAU RUE DU BATTOIR, N^o. 8.



Biomedicinska biblioteket
RARA

Ligg fol. 15



RARA Ligg fol. 16

HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX D'AFRIQUE.

TOME PREMIER.

HISTORIE NATURALIS

DES DISTRICT DE BARROIS

PAR M. DE LAUNAY

TOME PREMIER



HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX D'AFRIQUE;

P A R

FRANÇOIS LEVAILLANT.

TOME PREMIER.



G. N. MUSEUM.

A PARIS,

CHEZ J. J. FUCHS, LIBRAIRE, RUE DES MATHURINS,
HÔTEL DE CLUNY.

DE L'IMPRIMERIE DE H. L. PERRONNEAU, RUE DES GRANDS AUGUSTINS.

AN VII DE LA R. F. (1799).

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

LIBRARY

PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.



PHYSICS DEPARTMENT

CHICAGO, ILL.

HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX D'AFRIQUE.

TOME PREMIER.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

1215 BROADWAY

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A J. TEMMINCK,

TRÉSORIER DE LA COMPAGNIE DES INDES,
A AMSTERDAM.

MON AMI,

Je vous adresse mon Ornithologie, comme un foible témoignage de mon estime et de ma reconnoissance; si votre

*modestie s'en trouve offensée, vous pardonnerez au motif
bien pur qui a dicté mon offre.*

Je vous salue,

LEVAILLANT.

P R É F A C E.

J'AUROIS voulu me dispenser de faire une préface à cette partie descriptive de mes voyages, à laquelle les relations que j'ai déjà publiées servent naturellement d'introduction; j'ai toujours craint de donner à ce que j'ai fait trop d'importance, et ceux qui me connoissent savent assez quel prix j'attache à cette gloriole littéraire, dont tant d'hommes sont entichés aux dépens de leur repos, quelquefois même de leurs jours. Cependant j'aurois bien quelques confidences à faire au public, et il seroit un peu long d'aller compter à chacun en particulier, les déplaisirs nombreux qui m'ont assailli depuis le moment où l'on m'a traîné sur cette scène littéraire: il faut donc qu'en une seule fois j'en dise une partie à tous, et de la même manière; ceux qui auroient désiré des ménagemens particuliers, ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes d'en avoir manqué à mon égard, et je ne peux avoir deux façons de me plaindre, quand je n'en ai qu'une de sentir l'offense.

Pour prix de mon dévouement aux progrès d'une science que je crois être encore à son enfance, je n'ai reçu que des outrages, je n'ai éprouvé que des injustices; et l'insulte de ceux qui m'ont trompé porte un caractère de bassesse et de lâcheté, dont

nulle histoire privée n'offre d'exemple. Je ne suis pas le premier qui ait à se plaindre de l'envie et de la perfidie des hommes ; mais je serai sans doute le dernier , qui , forcé de se taire sur la plus lâche imposture et le vol le plus manifeste , se voie dans la dure nécessité de ne pouvoir se plaindre sans honte pour lui-même et sans tache pour celui qui a cherché aussi publiquement à lui nuire.

Des hommes puissans m'avoient attiré , caressé , flatté. Je ne m'en cache pas , j'avois compté sur leur reconnoissance ; les motifs qui sembloient la fonder étoient purs et vrais. Je me plaignois avec raison d'avoir sacrifié ma fortune et ma plus belle jeunesse aux progrès d'une science jusqu'alors toute en théorie et que peu d'expérience avoit fondée. Je contrariois , il est vrai , de brillans romanciers , de longues études de cabinet , que nul ne prétendoit avoir faites en pure perte ; mais je venois les preuves à la main. J'ouvris aussi un cabinet d'histoire naturelle ; j'y déposai les nombreux individus que j'avois été chercher à quatre mille lieues de Paris. Cette ville entière , et tout ce qu'elle renferme d'étrangers , fut à même de juger de mes travaux , et de comparer mes observations aux observations consacrées dès un long-tems dans la collection de mes nombreux oiseaux. Plus de cinq cents individus nouveaux ou faussement décrits , déposoient contre l'ignorance ou le charlatanisme ; je soulevai l'un et l'autre contre moi. Depuis dix ans , ils ne m'ont point quitté. Je n'ai recueilli d'autre prix de mes fatigues , de mes efforts et de mes dépenses , que l'honneur de leur être constamment en butte ; et je n'ai pas manqué de les trouver dans mon
chemin

chemin toutes les fois qu'ils ont pu me nuire, soit directement, soit indirectement.

Cependant cette révolution qui, dit-on, remet chaque chose et chacun à sa place, n'étoit pas encore éclosé, que le gouvernement, par le seul moyen qui nous convint à tous deux, voulut me dédommager de mes dépenses. Il fut même déjà convenu que mon cabinet seroit déposé au Muséum d'histoire naturelle, et qu'il me seroit payé 60 mille livres, outre une pension qui me seroit faite à titre d'indemnité. C'est dans cet instant que naquirent les premiers élans de la liberté; cédant avec transport aux efforts naissans de cette fille chérie de la nature, j'oubliai bientôt mon intérêt particulier pour ne plus songer qu'à l'intérêt général; et je remis à d'autres tems le soin de ma fortune entièrement négligée jusqu'alors. Lors de l'assemblée constituante, le gouvernement parut un moment vouloir remplir, à mon égard, les mêmes engagements; mais ayant une antipathie insurmontable pour les sollicitations, et n'ayant sur-tout point de ces puissans protecteurs, si nécessaires à ceux qui veulent réussir, je fus bientôt oublié. L'assemblée législative vint à son tour, et fut sur le point de réparer les retards d'une équitable indemnité; mais l'assemblée législative s'endormit également dans sa justice. Enfin, la convention nationale, plus puissante et plus expéditive, sembla se proposer de réparer les torts qu'on m'avoit fait éprouver jusqu'alors. La plus grande partie des membres du comité d'instruction publique virent mon cabinet; des commissaires furent nommés pour le visiter; la commission temporaire des arts fut elle-même saisie

de cette affaire ; les citoyens Richard et Lamarck firent un rapport à ce sujet ; enfin , aucun moyen économique d'entrer en possession des seules richesses que je possédasse au monde ne fut négligé. Mais des affaires plus intéressantes sans doute , firent oublier la mienne. Ayant écrit une lettre au comité pour la lui rappeler, on parla de faire faire l'estimation de mon cabinet. ESTIMER un à un les individus d'une collection ! qui m'avoit couté trente ans de travail , dont cinq années de courses dans les déserts brûlans de l'Afrique , et pour laquelle je ne demandois pas la vingtième partie de la valeur ; puisque , malgré les progrès des tems et la différence des besoins , la somme offerte en 1789 étoit celle que je demandois encore au gouvernement en 1795. Enfin , cette somme , malgré sa modicité , est restée dans les trésors de la nation , et mon cabinet est toujours en mon pouvoir , et va probablement passer à l'étranger ou être dispersé , car ma fortune ne me permet plus de le garder.

Un autre espoir m'occupe aujourd'hui entièrement , et me fera peut-être oublier d'aussi longues injustices. Livré tout entier aux soins que demande mon Ornithologie , je me console de ne pas voir au rang des richesses nationales l'humble mais rare tribut que je venois offrir à ma patrie ; je donnerai mes oiseaux à l'Europe entière : j'en ai multiplié les portraits fidèlement peints , et aussi fidèlement décrits ; ils seront pour les amateurs et pour les savans une propriété plus précieuse ; ils pourront les consulter , les visiter à toute heure ; les originaux sortiroient en vain de France , nul événement ne peut plus leur porter atteinte ; tous les dessins de mon Ornithologie sont achevés.

P R É F A C E.

xj

En publiant l'Histoire des oiseaux d'Afrique, j'ai cru que c'étoit rendre service à la science que de faire mention de toutes les espèces rares et non décrites que j'ai trouvées dans les différens cabinets de l'Europe. J'ai eu soin en même tems de désigner toujours la collection d'où je les ai tirées : je préviens les lecteurs que tous les oiseaux qui se trouvent sans cette indication appartiennent à ma collection, et que les numéros qui sont placés en tête de chaque oiseau correspondent à la planche qui représente l'espèce dont je donne la description.

PREFACE

The first part of this work is devoted to a general survey of the history of the human mind, from its earliest beginnings to the present time. It is intended to show the progress of human knowledge, and the influence of the various sciences and arts upon the human mind. The second part is devoted to a more particular examination of the human mind, and the faculties which it possesses. It is intended to show the nature and extent of the human mind, and the influence of the various faculties upon the human mind. The third part is devoted to a more particular examination of the human mind, and the faculties which it possesses. It is intended to show the nature and extent of the human mind, and the influence of the various faculties upon the human mind.





J. Lebrun Peintre D.^e

C. Fessard Sculp.

Le Griffard.

HISTOIRE NATURELLE

DES OISEAUX D'AFRIQUE.

OISEAUX DE PROIE.

LE GRIFFARD, N^o. 1.

LES proportions de toutes les parties du corps, fournissent aux naturalistes les meilleurs caractères qu'ils puissent employer pour désigner les différentes espèces d'animaux. Les formes déterminent souvent les facultés et les mœurs; tandis que les couleurs ne nous présentent quelquefois que des livrées accessoires, sur-tout dans la classe très-nombreuse des oiseaux de proie, dont chaque âge nous offre autant de variétés de plumage. Les formes distinguent physiquement les divers genres d'animaux les uns des autres, et jettent des différences sans nombre dans les fonctions de la vie et des caractères moraux, qu'il est aussi essentiel de saisir dans l'étude de la nature que celles qu'on remarque dans leur conformation.

Tome I.

A

L'aigle d'Afrique, que j'ai nommé Griffard, se distingue parmi les espèces de ce genre d'oiseaux, qui possèdent éminemment le courage, la force et des armes sanguinaires : avec une taille égale à peu près à celle du grand aigle, ou aigle royal, il a les jambes plus longues, plus musculeuses et des serres plus fortes : caractères propres à faire reconnoître cet oiseau, non-seulement lorsqu'il est placé dans une collection à côté des autres aigles, mais encore quand il vole, les jambes pendantes, à la poursuite des quadrupèdes dont il fait sa pâture.

Les diverses espèces de petites gazelles et les lièvres sont sa proie ordinaire : il fond sur les premières, les tue facilement et d'une manière qui démontre la force dont la nature l'a doué. Mais c'est sur-tout dans sa haine pour les autres grands oiseaux de rapine, qu'il fait admirer son courage : il les poursuit dès qu'il les apperçoit; font-ils résistance, il les combat impitoyablement, les oblige à fuir, et n'en souffre aucun dans le canton qu'il a choisi pour son domaine et sa chasse.

Il arrive souvent que des bandes de vautours et de corbeaux, se réunissant, cherchent à saisir le moment favorable pour s'emparer de l'animal que vient d'abattre le Griffard; mais la contenance intrépide et fière de cet oiseau posé sur sa proie, suffit pour tenir à l'écart cette légion de carnivores.

On trouve ordinairement le Griffard accompagné de sa femelle; ils se séparent rarement, et ne s'écartent point du vaste arrondissement où ils se sont fixés. C'est sur la cime des plus grands arbres ou entre les rochers escarpés et inaccessibles qu'ils établissent leur aire : c'est ainsi que se nomme le nid des aigles, qui n'est jamais creux comme celui des autres oiseaux, mais plat, en manière de plancher. Celui du Griffard est si solide, qu'un

homme peut s'y tenir, sans craindre de l'enfoncer; aussi lui sert-il nombre d'années. Il est composé d'abord de plusieurs fortes perches, plus ou moins longues, suivant la distance des enfourchures des branches sur lesquelles elles doivent porter. Ces dernières traverses sont enlacées, en tous sens, par des branches flexibles qui les lient fortement ensemble et servent de fondement à cet édifice; qui est ensuite surmonté d'une grande quantité de menu bois, de mousse, de feuilles sèches, de bruyère, et même de feuilles de plantes liliacées ou de roseaux, s'il s'en trouve dans les environs. Ce second plancher est recouvert d'une couche de petits morceaux de bois sec; et c'est sur ce dernier lit, où il n'entre rien de douillet, que la femelle dépose ses œufs. Cet aire ou nid, ainsi construit, peut avoir quatre à cinq pieds de diamètre et deux pieds d'épaisseur; sa forme est irrégulière. Il dure, comme je l'ai remarqué, nombre d'années, et peut-être même toute la vie du couple, quand aucun danger ne les oblige de s'éloigner d'un premier établissement.

A la vétusté graduelle d'un amas considérable d'ossements de différens quadrupèdes, que je trouvai au pied d'un très-grand arbre qui portoit un de ces nids, ainsi qu'aux diverses couches des débris de la surface extérieure du nid, mêlés à ceux des animaux, on auroit pu calculer son ancienneté, et compter combien de fois il avoit été réparé pour les besoins d'une famille naissante.

Quand le local n'offre point d'arbre au Griffard, pour y construire son aire, il le place entre des rochers, et le façonne, comme le premier, à l'exception du fondement, qui devient inutile, puisque le lit de mousse est établi directement sur la pierre; mais c'est toujours sur des buchettes que les œufs sont déposés, et dans aucun cas sur des matières plus moëlleuses.

J'ai observé que, de préférence, le Griffard choisit un arbre isolé pour son domicile; parce qu'il est très-méfiant et qu'il aime à voir ce qui se passe autour de lui. Dans les rochers, sa couvée est plus exposée à devenir la proie de plusieurs espèces de petits quadrupèdes carnassiers; qui, justement parce qu'ils sont plus petits, sont d'autant plus à redouter. C'est ainsi que, parmi les hommes, les ennemis foibles et pusillanimes sont souvent les plus dangereux.

La femelle du Griffard pond deux œufs presque ronds, entièrement blancs, et de trois pouces quelques lignes de diamètre; pendant qu'elle couve, le mâle veille aux besoins communs, lui apporte sa nourriture et chasse pour toute sa famille, jusqu'à ce que les petits puissent rester seuls dans l'aire sans courir de danger; car, devenus plus grands, ils exigent des provisions si considérables, que les vieux, suffisant à peine à leur voracité, sont alors obligés de chasser ensemble, afin de satisfaire un appétit aussi démesuré que l'est celui de deux aiglons; il est tel même, que des Hottentots m'ont assuré avoir vecu, pendant près de deux mois, de ce qu'ils déroboient chaque jour à deux Griffards, dont le nid étoit dans leur voisinage. Je n'ai pas eu de peine à les croire, d'après ce que j'ai vu moi-même d'un de ces oiseaux que j'ai conservé quelque tems vivant, ne lui ayant cassé que le bout de l'aîle en le tirant: il fut trois jours entiers sans vouloir absolument manger, malgré tout ce que je pus lui offrir; mais aussitôt qu'il fut habitué à prendre sa nourriture, nous ne pouvions plus le rassasier; il devenoit furieux à la vue d'un morceau de viande qu'on lui faisoit voir, en avaloit tout entier des tronçons de près d'une livre, et n'en refusoit jamais, quoique son jabot fut quelquefois si plein qu'il étoit forcé d'en dégorger une partie; mais il ne tarδοit jamais à reprendre ce qu'il avoit ainsi rendu. Toute chair quelconque

étoit de son goût, même celui d'autres oiseaux de proie ; et il s'accommoda fort bien des débris d'un autre Griffard que j'avois dissequé.

Lorsque ces oiseaux sont perchés, on les entend de très-loin pousser fréquemment de cris aigus et perçans, mêlés, de moment à autre, de tons rauques et lugubres. Ils volent à une si prodigieuse hauteur, que souvent on les entend sans qu'il soit possible de les appercevoir.

Le Griffard peut donc être comparé au grand aigle pour la taille ; mais il en diffère, comme nous l'avons fait remarquer, par les dimensions des jambes et des serres, et par la tête qu'il a aussi plus ronde, quoique son bec soit plus foible et moins renflé dans la partie de sa courbure. Il est caractérisé : 1°. par les plumes de l'occiput, qui, étant un peu plus longues que les autres, forment par derrière une espèce de petite huppe pendante. 2°. La queue est carrée, c'est-à-dire, que toutes les pennes qui la composent sont également longues entre elles. Nous nous servons toujours par la suite de la même dénomination pour exprimer cette forme de queue. 3°. Les jambes et les pieds sont couverts de plumes jusqu'à la naissance des doigts ; celles des jambes (1) sont courtes et ne forment point ce que l'on désigne vulgairement en fauconnerie sous le nom de culotte. 4°. L'oiseau étant en repos, les aîles s'étendent jusqu'à l'extrémité de la

(1) La jambe d'un oiseau est la partie qu'en général, on nomme la cuisse. Le pied, par conséquent, se trouve être celle qu'on appelle vulgairement jambe. Je suis fâché d'être obligé de me conformer à l'usage reçu des anatomistes, quoique plusieurs naturalistes, notamment Buffon, se soient servis indistinctement des mots cuisse et jambe, pour désigner la même partie dans un oiseau. Tout cela seroit assez indifférent ; mais ce qui ne l'est pas, c'est de ne point s'entendre. Ainsi donc, il étoit nécessaire de prévenir les lecteurs.

queue. La femelle du Griffard a huit pieds sept pouces d'envergure et le mâle seulement sept pieds cinq pouces. 5°. Le jabot est proéminent et couvert d'un fin duvet blanc très-lustré; le bec, bleuâtre à son origine, est noir au bout; les doigts, très-écailleux, sont d'une couleur jaunâtre; les ongles approchent du noir; ils sont très-arqués et forment autant de demi-cercles presque parfaits: celui de derrière se trouve le plus grand; ensuite celui du milieu, puis ceux du dedans; enfin, les deux plus petits, sont les extérieurs de chaque côté. L'œil, qui est très-ouvert, s'enfonce dans la tête et se recouvre par la partie supérieure de l'orbite, qui déborde de trois lignes. L'iris est d'un beau brun noisette très-vif.

Je n'ai remarqué d'autre différence entre le mâle et la femelle sinon que cette dernière étoit plus forte d'un quart à peu près dans tout son volume. Les couleurs étoient les mêmes à une légère teinte près, que le mâle avoit de plus foncé sur les ailes.

On rencontre le Griffard dans le pays des Grands Namaquois. C'est vers le vingt-huitième degré de latitude sud et sur les bords de la Grande-rivière, que je vis le premier couple de ces oiseaux. J'étois à plus de trois lieues de ma tente, quand je les tuai tous deux, à peu de distance l'un de l'autre. Arrivé à mon camp, j'étois excédé de les avoir portés. Ils pesoient ensemble à peu près vingt-cinq à trente livres. En avançant vers le tropique, j'ai vu souvent des oiseaux de la même espèce; et comme je ne les ai jamais rencontrés dans mon voyage à la Caffrerie, je crois pouvoir fixer leur demeure dans l'espace comprise entre le vingt-huitième degré de latitude sud et le tropique, et même jusqu'à la ligne, et peut-être sous toute la zone torride; enfin, dans la partie de l'Afrique qui n'est point habitée par les Blancs. Il est même plus que probable qu'autrefois l'espèce étoit répandue

jusqu'au Cap de Bonne-Espérance; mais sans doute que les colons, à mesure qu'ils défrichèrent les terres et pénétrèrent dans le désert, contraignirent ces aigles à s'enfoncer encore plus avant dans le pays; comme l'ont fait tous les grands animaux de ces contrées, qui, ayant besoin eux-mêmes d'une vaste étendue de terrain pour fournir à leur subsistance, ont fui un plus grand dévastateur qu'eux, l'homme en société.

Une courte et succincte description des couleurs du Griffard suffira maintenant pour ne pas le faire confondre ni avec le grand aigle ni avec aucun des aigles qui ont été décrits jusqu'à ce jour. Il a le dessous du corps, depuis la gorge jusqu'à la queue, y compris les jambes et les tarses, d'un beau blanc. Le dessus de la tête, le derrière et les côtés du cou sont couverts de plumes blanches à leur origine et d'un gris brun vers la pointe; le blanc s'aperçoit autant que le brun vers les joues et dans quelques endroits du cou, ce qui forme une espèce de tigré fort agréable. Le dos et les couvertures de la queue, sont brunâtres; tout le manteau est de cette dernière couleur, mais chaque plume est bordée d'une teinte plus claire que le fond; les grandes plumes de l'aile sont noires; les moyennes sont rayées transversalement d'un blanc sale et de noirâtre; les dernières sont bordées de blanc à leur pointe; la queue est rayée de même que les moyennes plumes de l'aile.

LE HUPPARD, N^o. 2.

MALGRÉ les grandes différences qui se trouvent entre les dimensions du Huppard, comparées à celles de l'aigle dont nous venons de faire mention, il est évident que cet oiseau appartient au genre des aigles. Comme le griffard, il est courageux ; comme lui, il vit principalement de sa chasse et ne cherche les voieries, que lorsque, tyrannisé par la faim, il n'a trouvé rien de mieux pour se repaître et appaiser sa voracité : ce que font généralement tous les oiseaux de proie de quelque genre qu'ils soient. J'ai tant de fois été à même de vérifier cette observation, que, quoiqu'en disent tous nos historiens poètes, et tous les écrivains qui les ont copiés, je soutiendrai et je répéterai, qu'il est faux que les aigles, quelque'affamés qu'ils soient, ne se jettent jamais sur les cadavres.

Comme le griffard, le petit aigle, dont il est ici question, est caractérisé par une huppe, mais qui est beaucoup plus allongée ; ses pieds sont de même couverts d'un fin duvet, qui s'étend jusqu'à la naissance des doigts ; son bec crochu, ses ongles fortement arqués et bien affilés, annoncent un oiseau de guerre et de destruction, quoique sa taille ne surpasse guère celle de nos plus fortes buses. N'ayant pas assez de force pour saisir et abattre les gazelles, le Huppard se contente du menu gibier, tels que lièvres, canards et perdrix, qu'il chasse avec dextérité. Ses longues aîles, dont la pointe s'étend presque aussi loin que le bout
de



J. Lebrun Peintre P.^{is}

C^o. Fournier, sculpt.

Le Huppard



de la queue, lui servent merveilleusement bien pour s'élancer avec promptitude et saisir avec succès des oiseaux dont le vol est aussi rapide que celui des perdrix d'Afrique.

J'ai tiré la dénomination de cet aigle de l'espèce de huppe qui le caractérise si bien. Cette touffe de plumes prend naissance sur l'occiput, se prolonge de cinq à six pouces par derrière, et descend avec grâce, en se courbant un peu vers le corps; elle est si flexible et si légère, que le plus petit vent ou le moindre mouvement de l'oiseau suffit pour la faire jouer en tout sens; ce qui lui prête une grâce toute particulière, en donnant à cette panache mille formes différentes, qui ajoutent encore à son agrément celui de varier à l'infini cet ornement de tête; parure que nos femmes ont si bien su imiter.

La couleur générale de cet oiseau est d'un brun sombre, plus clair sur le cou et la poitrine, et plus foncé au ventre, et sur tout le manteau. Les culottes, ou longues plumes des jambes, sont mêlées de blanc; le duvet qui tapisse le tarse dans toute sa longueur, jusqu'à la naissance des doigts, est encore plus mêlé de cette dernière couleur. Les grandes pennes sont d'un noir rembruni, et on apperçoit du blanc dans une partie du milieu de leurs barbes extérieures; toutes les autres pennes de l'aîle sont ondées d'un léger gris-brun et de blanc, ainsi que toutes celles de la queue, dont le bout est entièrement d'un brun-noir. Cette queue est tant soit peu arrondie. Les doigts sont jaunâtres; le bec est couleur de corne; l'iris est d'un jaune plus ou moins foncé suivant l'âge de l'oiseau; les ongles sont d'un noir luisant.

Je n'ai rencontré cette espèce que dans le pays d'Auteniquoi et dans la Caffrerie.

Le Huppard construit son nid sur les arbres, et le garnit de plumes ou de laine en dedans. La femelle pond deux œufs, presque ronds, tachetés de brun-roux : elle est plus forte que son mâle ; sa couleur est moins foncée, et sa huppe moins longue. Elle a aussi plus de blanc dans ses culottes, et sa tête porte quelques petites taches blanches vers les yeux et sur le sommet de la tête.

On est sûr de trouver le mâle et la femelle ensemble et toujours dans le même canton.

Le cri du Huppard ne produit qu'un son plaintif, que l'on entend fort rarement, à moins qu'il ne soit à la poursuite de quelques corbeaux, oiseaux auxquels il fait une guerre opiniâtre, quand ils s'approchent trop près de son nid. C'est sur-tout à l'espèce que j'ai nommée corbivau, qu'il paroît le plus acharné, parce que ceux-ci, mieux armés et plus entreprenans, osent souvent attaquer cet aigle pour se saisir de sa proie ; en nombre, ils cherchent même à s'emparer de son aire, pour dévorer ses œufs ou ses petits. Il arrive même maintes fois que toute la couvée devient la proie de ces corbeaux voleurs ; mais ce n'est jamais qu'excédé par le grand nombre, et après une défense opiniâtre, qui a coûté la vie à plus d'un corbivau, que le malheureux couple se voit réduit à laisser enlever et dévorer les membres épars et palpitans de ses chers aiglons, souvent trop foibles encore pour s'être défendu autrement que par les cris du désespoir.

Les jeunes Huppards sont d'abord couverts d'un duvet gris-blanc, qui peu à peu est remplacé par des plumes brunâtres, bordées de roux. J'ai été à portée d'examiner trois nids de Huppard ; je n'y ai jamais trouvé que deux petits, dont toujours

l'un étoit mâle et l'autre femelle : ce qui étoit facile à remarquer à la différence de leur taille. Au sortir du nid, la huppe est déjà apparente dans le mâle.

LE BLANCHARD, N^o. 3.

Si l'intrépidité et le courage sont les caractères moraux qui distinguent les aigles des autres oiseaux de proie, sans contredit celui dont il est question ici est autant un aigle que celui dont nous avons parlé sous le nom de griffard ; car il est le tyran de tous les grands oiseaux qui habitent ses états ; c'est un vrai despote, qui, abusant de ses moyens, fait la guerre à tout ce qui l'environne, et immole tout ce qui l'approche. Destiné à faire la chasse au peuple ailé, la nature l'a doué d'une grande aisance dans son vol ; une très-longue queue lui sert admirablement bien pour se diriger avec agilité, et parer aux reviremens fréquens et prompts qu'emploient les oiseaux qui cherchent à éviter ses cruelles serres ; écarts brusques, qui, presque toujours, les font échapper à tout autre oiseau de rapine, mais qui deviennent inutiles avec celui dont nous parlons.

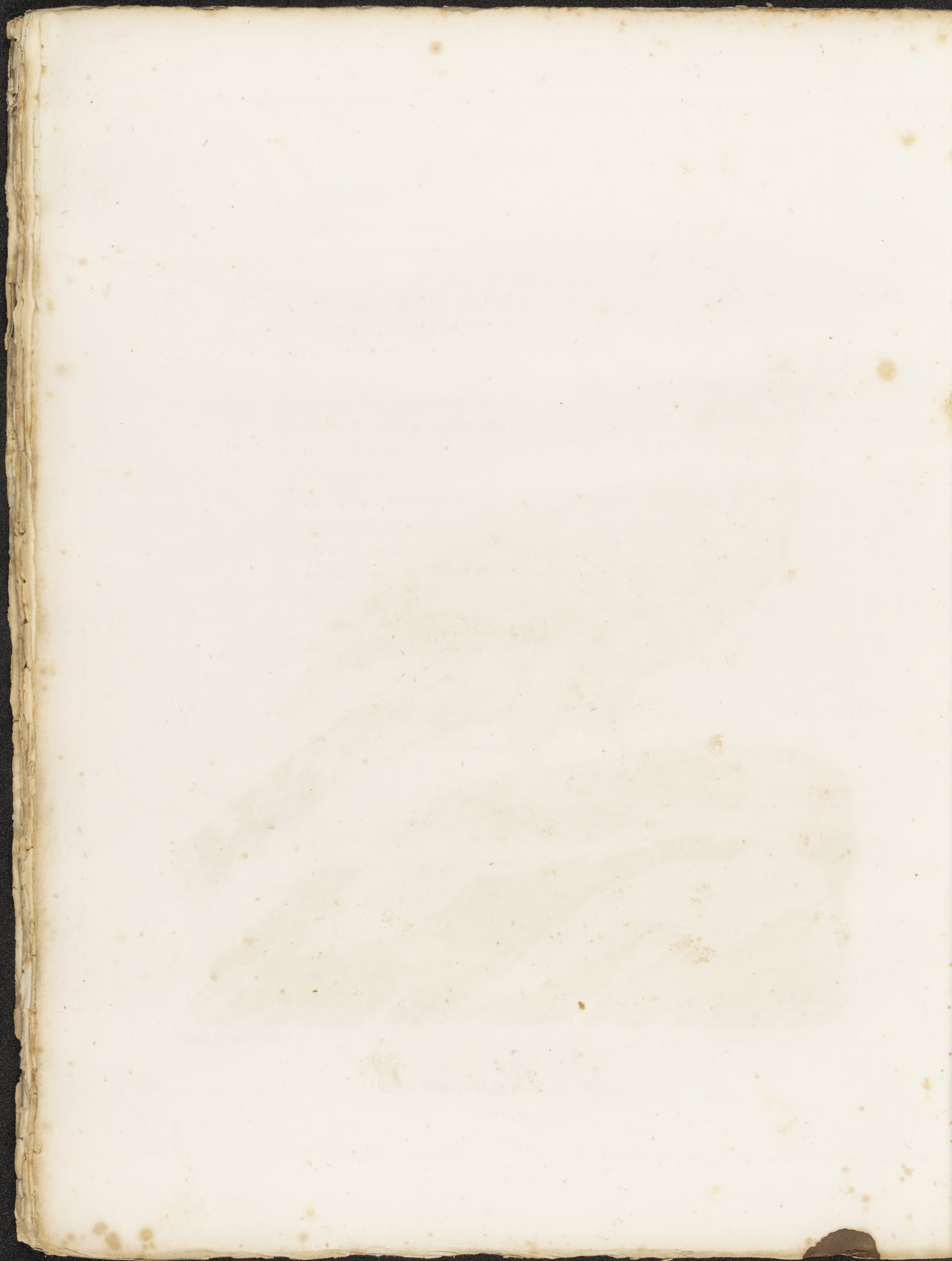
C'est à la poursuite des ramiers que l'on peut admirer l'adresse du Blanchard ; il semble même de préférence chasser ces oiseaux, dont le vol est le plus rapide et le plus varié ; et c'est sur-tout de l'espèce que j'ai décrite sous le nom de ramron dont il fait sa proie ordinaire. J'ai vu des faucons, des autours, des éperviers, des hobereaux, etc., poursuivre nos ramiers en Europe ; mais je les ai peu vu réussir dans cette chasse, même en se jetant dans des volées entières de ces oiseaux. Leurs moyens étoient, à la vérité, différens de ceux qu'emploie le Blanchard



J. Lebrecht Peinold P.

C. Fessard Sculp.

Le Blanchard.



avec tant de succès. Les oiseaux de haut vol poursuivent à tire d'aile leur proie, et cherchent à l'aborder, soit par dessus, soit de côté, afin de s'en saisir; celui-ci, au contraire, mesure son vol, se domine et ne donne rien au hasard. Le ramron, comme on peut le voir dans sa description, s'élève au-dessus des grands arbres, et semble s'amuser d'une singulière manière de voler qui n'appartient qu'à lui: c'est alors que le Blanchard part de l'endroit où il étoit en embuscade; et s'il peut arriver sous le ramron avant que celui-ci ait eu le tems de se précipiter dans le bois, pour se cacher dans les broussailles, c'en est fait de lui: tous ses détours, tous ses mouvemens brusques et réitérés lui deviennent inutiles; son ennemi pare à tout, et semble chercher plutôt à le lasser qu'à le poursuivre. Toujours au-dessous de lui, son unique soin est de l'empêcher de gagner les arbres; et plutôt le ramron s'y précipite, plutôt il est pris; parce que le Blanchard, parcourant pendant le même tems la ligne la plus courte, se trouve toujours au passage, et saisit sa proie au moment où souvent elle croit lui échapper. Ce n'est que lorsque le ramron est forcé de gagner la plaine, que le Blanchard vole droit sur lui, et le prend en un instant, parce qu'alors il est déjà très-fatigué; mais il est fort rare qu'il ose quitter le bois, vu que son unique ressource est d'arriver dans le plus épais des arbres, où les mouvemens du Blanchard se trouvant gênés, il peut espérer d'échapper à la mort.

Le Blanchard plume sa proie avant de la déchirer, et c'est toujours perché sur les branches basses d'un gros arbre, qu'il la dévore, ou sur le tronc d'un arbre renversé, ou sur un rocher, enfin sur un endroit élevé, mais jamais à terre.

Le Blanchard ne fréquente que les forêts; il se tient de préférence dans les endroits où se trouvent les plus grands arbres,

et où il y en a le moins ; parce que , découvrant mieux tout ce qui lui paroît propre à faire sa nourriture , c'est de-là que , tapis derrière une grosse branche , il guette les ramrons et les perdrix de bois , qu'il saisit en se précipitant avec bruit de dessus l'arbre sur la troupe. Il se nourrit aussi d'une très-petite espèce de gazelle , qui ne se trouve que dans les forêts ; j'en ai parlé dans mes voyages sous son nom hottentot de *nometjes*.

J'ai eu long-tems le plaisir d'observer un couple de Blanchards , mâle et femelle , qui étoit établi près de mon camp dans les bois du charmant et délicieux pays d'Auteniquoi. Je les ai examinés pendant plus de trois semaines avant de les tuer. Assis au pied d'un arbre , je passois des matinées entières à observer tous leurs mouvemens et toutes leurs ruses. Comme , dans ce tems , ils étoient occupés à couvrir , et que jamais le nid n'étoit vaquant , je me voyois sûr de les retrouver chaque jour dans les mêmes lieux. Quand l'un d'eux s'étoit saisi d'une proie quelconque , tous les corbeaux des environs accouroient par troupes innombrables ; criant autour de lui , et cherchant à avoir leur part du butin ; mais l'aigle paroissoit mépriser ces oiseaux piaillards , qui , n'osant approcher de trop près , se contentoient de se jeter sur les débris qui tomboient de l'arbre où le Blanchard dévorait paisiblement sa proie. Quand il se présentoit dans l'arrondissement un oiseau de rapine quelconque , le Blanchard mâle le poursuivoit à toute outrance jusqu'à ce qu'il fut hors de son domaine. Les plus petits oiseaux pouvoient tous impunément s'approcher jusque sur le nid même de cet aigle , qui ne leur faisoit aucun mal ; ils étoient même là en sûreté contre les attaques des oiseaux de proie d'un ordre inférieur.

Les aîles du Blanchard ne paroissent point être d'une envergure aussi considérable que celles des autres aigles ; parce que ,

ne s'étendant que jusqu'à la moitié de la longueur de la queue; elles semblent être plus courtes, proportionnellement à cette queue, qui est fort longue; mais si l'on considère le volume de son corps, on trouve son envergure assez grande.

Le Blanchard a le corps moins gros que nos aigles; il est plus allongé et plus svelte de taille; enfin, comme il convenoit qu'il fut construit pour la chasse aux oiseaux. Il est, en un mot, à nos aigles ce que sont les levriers aux dogues.

Le Blanchard est caractérisé par une espèce de huppe qui prend naissance derrière l'occiput; mais elle est beaucoup moins apparente que dans l'espèce précédente. On l'apperçoit très-peu dans la femelle: celle-ci est d'un tiers plus forte que le mâle; sa couleur est généralement plus lavée de brun fauve, sur le manteau et les couvertures des ailes; tous deux sont gantés; c'est-à-dire, qu'ils ont des plumes sur les doigts. La queue est rayée transversalement de noir et de blanc; les grandes pennes sont brunâtres dans leurs barbes extérieures, et rayées dans toute la partie qui est couverte quand l'aîle est ployée. L'iris et les doigts sont d'un beau jaune; les griffes, qui sont très-fortes, ont une couleur plombée, ainsi que le bec.

Toutes les plumes du Blanchard sont blanches, flambées de noir-brun sur le manteau; elles sont douces au toucher, et non rudes, comme celles des aigles en général. Son ramage est formé de plusieurs sons aigus répétés précipitamment, et qu'on peut rendre par *cri-qui-qui-qui-qui*. Lorsqu'il est perché et repu, on l'entend pendant des heures entières répéter ces mêmes accens, qui paroissent assez foibles pour un oiseau dont la taille égale, à un tiers près, celle du griffard. Le Blanchard bâtit son aire sur le sommet des grands arbres. Le mâle couve tour à tour avec

sa femelle. Je n'ai trouvé que deux œufs dans le seul nid de Blanchard que j'aie vu : ils étoient blancs et de la grosseur de ceux d'une dinde, mais d'une forme plus ronde.

Quand, obligé de quitter mon camp, je me décidai à tuer le mâle et la femelle, les petits étoient déjà couverts entièrement d'un duvet blanc fauve. J'ai essayé d'élever ces deux aiglons ; mais mes chiens les tuèrent avant qu'ils ne fussent couverts de toutes leurs plumes. A juger par celles qu'ils avoient déjà, la première livrée du Blanchard approche beaucoup de celle de l'âge fait ; à l'exception que le brun est plus lavé et que toutes les couvertures des aîles sont bordées de roussâtre. En général, j'ai remarqué dans beaucoup de jeunes oiseaux de proie, que la couleur fauve ou rousse borde toujours plus ou moins les plumes de tout le manteau. Je n'ai jamais rencontré le Blanchard que dans le pays d'Auteniquoi.





J^{ne} Lebrun Reinold P^t

(V^o Tessard, Sculp.

Le Vocifer.

LE VOCIFER, N^o. 4.

Voici, sans contredit, une des plus belles espèces d'aigles ; non-seulement distinguée par la beauté de son plumage, mais encore par l'élégance de sa forme et par sa taille, dont les dimensions égalent celles de l'orfraie. Le Vocifer est remarquable par le blanc de la partie antérieure du corps et de la queue, et par le brun-roux mêlé de noir qui en pare le reste ; les plumes de la tête, du cou et des scapulaires, qui sont également blanches, montrent toutes leurs côtes brunes. Celles de la poitrine portent quelques taches rares, longitudinales, d'un noir-brun ; le reste du plumage est d'un brun ferrugineux, flambé d'un noir brûlé ; les plus petites couvertures des aîles sont d'une teinte plus claire, approchant de la rouille ; les scapulaires qui les avoisinent sont mêlés de noir, et tranchent agréablement sous le blanc des autres, qui s'étendent sur le dos en pointe de mouchoir. Les pennes de l'aîle sont noires, et en partie comme finement marbrées de blanc et de roux à leurs barbes extérieures ; le bas du dos et les recouvrements du dessus de la queue sont d'un noir mêlé de blanc sale. Entre le bec et l'œil, la peau se montre, et cette partie est seulement couverte de poils rares : sa couleur est jaunâtre, ainsi que la base du bec, les pieds et les doigts. L'iris est d'un brun-rouge ; les plumes des jambes descendent d'un demi pouce sur le tarse par devant ; les ongles et le bec sont d'un bleu de corne ; le jabot, qu'on apperçoit un peu, est couvert d'un duvet long et frisé. La queue est légèrement

arrondie ; c'est-à-dire , que les pennes extérieures sont les plus courtes , tandis que les autres s'allongent successivement jusqu'aux deux du milieu qui sont les plus longues et d'ailleurs égales entre elles.

La femelle a beaucoup moins de noir dans son plumage ; son blanc est moins pur et son roux moins foncé. Elle est plus forte que le mâle.

Les aîles ployées s'étendent jusqu'à l'extrémité de la queue , et leur envergure est de près de huit pieds.

Dans son jeune âge , le Vocifer , au lieu de blanc , porte du gris cendré , et sa queue est alors entièrement de cette dernière couleur ; mais avec l'âge elle devient blanche. A la seconde mue , il a déjà autant de blanc que de gris , et la queue est de même composée de quelques pennes absolument blanches , d'autres d'un gris-brun , et quelques-unes enfin mêlées de ces deux couleurs. Ce n'est donc qu'à la troisième année que ces oiseaux prennent leur élégante livrée , telle qu'on la voit dans la planche enluminée , qui représente la femelle.

On trouve le Vocifer sur les bords de la mer , et principalement à l'embouchure des grandes rivières , sur la côte est et ouest d'Afrique , dans toute la distance que j'ai parcourue de cette partie du monde. Je ne l'ai jamais vu dans l'intérieur des terres , parce que , faisant sa principale nourriture de poisson , il ne fréquente que les lieux jusqu'où remonte la marée ; car la plupart des rivières d'Afrique n'étant que des torrens qui descendent des montagnes , on sent bien que le poisson doit y être aussi rare qu'il est abondant sur la côte et dans la partie des rivières qui avoisinent la mer. Dans l'intérieur des terres , j'ai

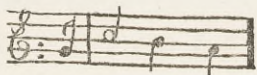
seulement trouvé ces oiseaux le long du cours de la rivière d'Orange, ou Grande-Rivière, parce qu'elle est poissonneuse par-tout.

Le Vocifer, de même que l'orfraie et le balbusard, fond rapidement du haut des airs sur le poisson qu'il apperçoit. J'ai eu souvent occasion de voir cet aigle s'abattre avec bruit sur l'eau, y plonger même entièrement son corps, et en sortir tenant un gros poisson dans ses serres. C'est sur des rochers voisins ou sur des troncs d'arbres que les eaux ont déracinés, chariés et amoncelés sur les bords des rivières, qu'il va dévorer sa proie et qu'il fait l'établissement de sa pêcherie d'une manière fixe et stable; car il mange habituellement sa pêche aux mêmes endroits, qu'il est facile de reconnoître aux monceaux de têtes et d'arêtes de poisson que l'on y trouve. J'ai vu des ossemens de gazelles parmi ces restes; ce qui prouve qu'il chasse aussi ce gibier. Il dédaigne apparemment de faire la guerre aux oiseaux; car je n'en ai jamais trouvé des débris dans ceux dont j'ai parlé, mais bien ceux d'une espèce de grand lézard très-commun dans plusieurs rivières d'Afrique.

J'ai pris le nom de Vocifer, de l'habitude qu'ont ces aigles de jeter fréquemment de grands cris, différemment accentués, et de se répondre entre eux de fort loin, perchés sur les rochers qui bordent la mer, ou sur quelque tronc d'arbre renversé sur le sable des rivières. On les voit, pendant ces sortes de conversations bruyantes, faire de très-grands mouvemens du cou et de la tête; indice certain des efforts nécessaires à la production des accens variés de leur voix. Ces cris les décèlent toujours; mais il est néanmoins fort difficile de les approcher d'assez près pour les tirer. J'ai été obligé, pour parvenir à en tuer un, de faire creuser une fosse, recouverte d'une natte sur laquelle

j'avois fait jeter de la terre : j'ai passé trois jours entiers dans cette embuscade à portée d'un tronc d'arbre sur lequel un couple de ces oiseaux venoient d'ordinaire dévorer leur proie. Ils n'y sont revenus que quand la terre dont j'étois recouvert n'avoit plus une couleur fraîche et différente de celle qui est hâlée par l'ardeur du soleil. A la fin du troisième jour, j'ai tué la femelle, qui encore, comme on a pu le voir dans la relation de mes voyages, m'a presque couté la vie, lorsque, pour l'aller chercher de l'autre côté du Queur-Boom où elle étoit tombée, je m'avisai de traverser cette rivière pendant la haute marée et manquai de m'y noyer. Sans la ruse dont je me suis servi, j'aurois probablement quitté l'Afrique sans avoir pu jouir du plaisir de posséder un aussi bel oiseau. Le mâle en cherchant sa femelle, se fit tuer près du camp en dévorant les restes d'un buffle que j'avois fait jeter pour attirer les oiseaux carnivores.

Le Vocifer est très-méfiant et fort difficile à approcher ; il part dès qu'il apperçoit le chasseur, et même de très-loin. Il s'élève à une hauteur prodigieuse ; son vol a une grâce toute particulière : on entend fréquemment le mâle, pendant cette fonction, pousser des sons que l'on peut rendre par *ca-hou-cou-cou*. Ces syllabes étant prononcées lentement, la seconde chantée quelques tons plus haut que la première et les deux autres successivement d'un ton plus bas, on imitera parfaitement le ramage de plaisir de cet oiseau (1). Il est à remarquer que c'est toujours en l'air que le Vocifer fait entendre ce chant ; non en planant, mais quand il accompagne son vol d'un mouvement d'aîles remarquable et comme avec une sorte de

(1) 
Ca-hou-cou-cou.

complaisance, en les ramenant par dessous son corps, au point de les faire toucher presque ensemble. Nous observerons dans ce mouvement, qui accompagne la voix pendant le vol, une analogie avec ce que nous avons dit de celui qu'il forme en criant lorsqu'il est perché, et qui montre, à ce que je crois, la nécessité d'un surcroît d'effort dans cet oiseau, dont la voix est extraordinaire et fort remarquable, en ce qu'elle est très-sonore, qu'on y trouve une certaine harmonie qui plaît, et qui flatte l'oreille, sans avoir enfin le désagréable ton perçant, aigre et plaintif de la plupart des oiseaux de proie.

Le mâle et la femelle ne se quittent point, et partagent de la meilleure intelligence ce que l'un ou l'autre a pêché ou pris à la chasse. Ils construisent leur aire sur le sommet des arbres ou sur les rochers; il est absolument fait comme celui du griffard, à l'exception qu'il est garni intérieurement de matières douillettes, telles que plumes, laine, etc.; sur lesquelles sont déposés deux ou trois œufs entièrement blancs et de la forme de celui d'une dinde, mais plus gros.

Les colons du Cap de Bonne-Espérance nomment cet oiseau grand pêcheur de poisson (*groot-vis-vanger*), ou pêcheur de poisson, blanc (*witte-vis-vanger*).

Je n'ai jamais entendu le Vocifer qu'une seule fois dans les environs de la baie Falso; de sorte que cet oiseau paroît très-rare vers le Cap. Ce n'est guère qu'à soixante ou quatre-vingts lieues de là que j'ai commencé à le voir communément; mais l'endroit où il s'en trouve le plus, c'est vers la baie Lagoa. Il semble que le Vocifer se trouve aussi en Négritie; car c'est assurément à lui que l'on peut rapporter ce que Gaby raconte de l'aigle qu'il désigne sous le nom de nonette. Il a, dit-il, la

couleur de l'habit d'une carmélite, avec son scapulaire blanc. Cette courte description convient certainement plus au Vocifer qu'à notre balbusard, à qui Buffon la rapporte très-mal à propos.





J. Lebrecht Pinxton Sculp.

C. J. F. Jussard, Sculp.

Le Blagre.

LE BLAGRE, N^o. 5.

LE Blagre est en Afrique ce qu'est le balbusard en Europe. Modélé sur les mêmes proportions, il a aussi précisément les mêmes mœurs. Il fait sa principale nourriture de poisson, qu'il fixe du haut des airs, et qu'il saisit en se plongeant même entièrement dans l'eau. Perché sur un arbre, près d'une rivière ou d'un lac, ou sur quelque rocher qui borde la mer, il passe des matinées entières à y guetter les poissons qui se présentent à sa portée. On le trouve rarement dans l'intérieur des terres arides ; il ne fréquente que les bords de la mer et des rivières poissonneuses. Il vole à une prodigieuse hauteur, d'où on l'entend pousser des cris très-aigus. Ces oiseaux paroissent avoir l'œil perçant ; car je les ai vu descendre presque des nues tout droit sur des poissons qui nageoient à la surface de l'eau, et en emporter d'assez gros dans leurs serres. La chair du Blagre a un goût insipide de poisson, et sa graisse, qui est très-abondante, est si huileuse, qu'en écorchant l'oiseau, elle se répand sur toutes les plumes. Deux individus de cette espèce, que j'avois préparés avec le plus grand soin, ont été totalement gâtés, parce que cette graisse, avec le tems, s'est répandue sur chacune des plumes de ces oiseaux ; de manière qu'elles s'en sont trouvées entièrement imbibées, comme si on avoit trempé la peau dans de l'huile.

Le Blagre est de la taille de notre balbusard ; ses plumes ont la rudesse de celles des martins-pêcheurs, sur-tout celles du

ventre, dont les barbes sont très-serrées et fort unies entre elles. La tête, le cou, et tout le plumage antérieur, sont d'un blanc satiné. Sur la tête et le derrière du cou, la côte de chaque plume est brunâtre; le manteau et les petites couvertures des ailes sont d'un léger gris-brun, ainsi que la queue, dont le bout est blanc. Les grandes pennes sont noirâtres; les moyennes ont leurs barbes extérieures de la même couleur que le manteau; le bec est brunâtre, les pieds sont jaunes, les ongles noirs et l'iris est d'un brun foncé.

Les ornithologistes qui, comme Buffon, ne cherchent qu'à diminuer les espèces, ne manqueront pas de prendre le Blagre pour une variété de notre balbusard; mais moi, qui ne crois point à ces grandes variations produites par l'influence du climat, je le donne pour être certainement une seconde espèce du même genre.

Kolbe, dans son voyage au Cap, fait mention de plusieurs aigles qu'il a vus, dit-il; mais, en jetant les yeux sur la partie ornithologique de son livre, il est aisé de voir qu'il n'avoit pas la moindre connoissance dans cette partie. Le stront-vogel, qu'il donne pour un aigle, est un très-grand vautour du Cap, dont je parlerai. Je n'ai jamais vu au Cap l'orfraie, ni l'oiseau qu'il nomme l'aigle canardière, lequel s'élevant, suivant lui, à une prodigieuse hauteur, dévorait en l'air les canards. Il est absurde d'avancer un pareil fait, qui est parfaitement faux; car jamais les oiseaux de rapine ne dépècent leur proie en volant. Buffon rapporte, je ne sais pourquoi, cet aigle canardière à son petit aigle: il n'y a pourtant pas un mot dans l'indication de Kolbe qui puisse l'avoir autorisé à ce rapprochement. Quant aux autres aigles que ce voyageur a vus en mer dévorant les poissons volant, ce n'étoit probablement que des frégates ou des albatros, dont il aura fait des aigles; comme de l'outarde du Cap
il

il a fait un paon ; parce qu'en effet les colons nomment cet oiseau, paon sauvage. Il seroit plus qu'étonnant, qu'ayant passé cinq ans au Cap, uniquement occupé à la recherche des oiseaux, je n'aie jamais apperçu ces aigles dont parle Kolbe, et qu'il dit sur-tout être si communs. Je ne me serois jamais avisé de parler des oiseaux dont cet auteur fait mention, si Buffon ne s'étoit pas servi de ses indications pour faire des rapprochemens, et en tirer ensuite des conséquences souvent très-absurdes.

Il n'y a point d'oiseau sur lequel on ait débité autant de fables que sur les aigles, et principalement sur notre balbusard, qui a été très-anciennement connu ; si toutefois on peut se servir du mot connu, pour désigner les erreurs grossières qui ont été débitées sur cet oiseau. Albert le Grand ayant écrit que le balbusard avoit un pied d'épervier, et l'autre pareil à celui d'une oie ; Gesner, Aldrovande, Klein, et même Linnæus, l'ont répété d'après lui. Rien ne prouve mieux la manière dont observoient les anciens ornithologistes ; et malheureusement il n'y a aucun ouvrage nouveau qui ne soit entaché de toutes les erreurs et absurdités des écrivains anciens ; et cela parce qu'il est plus court et plus facile, de compiler tranquillement un livre que de faire soi-même des observations ; et c'est très-souvent d'après les exposés les plus absurdes et les plus hors de vraisemblance qu'on tire des conséquences ; car les ornithologistes qui n'ont jamais étudié la nature que dans les écrits de leurs prédécesseurs, et voulant cependant nous donner aussi leurs propres idées, entassent de nouvelles réflexions absurdes sur d'anciennes erreurs ; ce qui ne nous donne que des résultats encore plus monstrueux. C'est ainsi que Buffon lui-même, confondant souvent trois et quatre espèces très-différentes et très-connues, pour n'en faire qu'autant de variétés de la même espèce, nous présente ensuite, pour une seconde espèce du

même genre, un oiseau dont il n'a d'autre indication qu'une description si imparfaite qu'il est impossible de débrouiller le genre auquel il appartient.

Quant à moi, je trouve que ceux qui ont donné les variétés d'âge ou de sexe de la même espèce comme autant de différentes espèces, ont moins fait de mal que Buffon, qui s'élève si fort contre eux, lorsqu'il nous indique comme trois variétés de climat, trois oiseaux qui, non-seulement sont de différentes espèces, mais même de genres différens, comme je le prouverai en parlant des pie-grièches du Cap; et dans cent autres articles, je prouverai aussi que ce grand naturaliste, en écrivant son ornithologie, n'a peut-être jamais vu l'oiseau dont il parloit, ou du moins qu'il ne l'a certainement pas examiné. D'ailleurs, il n'y a pas d'ouvrage sur les oiseaux à qui ce que je viens de dire ne puisse être appliqué. A quoi bon encore rappeler dans chaque nouvelle ornithologie, quantité d'espèces si superficiellement décrites, soit par des voyageurs, soit par les anciens, qu'il est même douteux que ces oiseaux aient jamais existé. Je pense qu'il vaut mieux de décrire bien exactement une espèce que l'on voit et dont on est certain de l'existence, que de se disputer sur l'analogie d'une autre, décrite depuis plusieurs siècles; et certainement plus on sera indécis sur l'espèce à laquelle on peut rapporter un individu décrit, autant plus mal sera faite cette description. D'ailleurs, quand j'ouvre un livre pour m'instruire et que je vois un oiseau très-connu, le balbusard par exemple, à qui on donne un pied d'oiseau de proie et un de canard; et qu'un autre me dise que cela est possible, puisqu'il sait qu'il existe des poules d'eau qui sont moitié palmipèdes et moitié fissipèdes; tandis qu'un autre prétend encore du même oiseau, que le père et la mère tuent celui de leurs petits qui ne peut soutenir les rayons du soleil; et d'autres encore, que les balbusards sont le

produit d'aigles de différentes espèces qui s'accouplent ensemble, et que ces balbusards produisent après des petits vautours, qui eux-mêmes produisent des grands vautours, etc. etc. : je dis qu'il ne faut jamais ouvrir ces livres pour s'instruire, et que ceux qui les ont écrits n'étoient rien moins qu'ornithologistes, et certainement point observateurs. On ne peut donc ajouter foi à leurs écrits comme naturalistes. Buffon, qui a combattu ces absurdités, y tombe cependant lui-même, au sujet de l'urubu et du stont-vogel du Cap, désignés par Kolbe. J'invite le lecteur à lire d'un bout à l'autre dans Buffon, l'article de l'urubu, *ouroua*, *aura* ou marchand ; il verra là tout ce qu'il est possible d'entasser d'absurde sur les rapprochemens.

LE CAFFRE, N^o. 6.

ON peut regarder cet oiseau comme une espèce intermédiaire formant la nuance entre les aigles et les vautours. Il ressemble plus aux derniers par la forme de son bec, et par ses serres, qu'il a peu arquées et émoussées; mais il n'a pas la tête dénuée de plumes; caractère invariable que nos méthodistes ont assigné à ce genre d'oiseaux. Celles qui recouvrent le cou ne sont point non plus effilées et alongées comme elles le sont, en général, chez les vautours. C'est donc une de ces espèces qui contrarient encore nos divisions méthodiques, et qui se refusent aux classifications qu'ont adoptées plusieurs de nos nomenclateurs, mais que la nature désavoue. L'état actuel de l'histoire naturelle nous a montré tant de fois la nature se jouant des règles précises et rigoureuses de nos systèmes, que nous devons déjà être accoutumés à ses écarts; de sorte que nous pouvons en conclure que nos méthodes deviendront toujours plus fautives à mesure que nos connoissances s'étendront, et que nous découvrirons un plus grand nombre d'espèces; qui, comme celle dont il est question, très-utile à l'arrangement d'une série naturelle, l'est en revanche très-peu à nos divisions tranchantes et systématiques.

Le Caffre est de la taille de l'aigle royal ou grand aigle. Il a le bec plus fort, les ongles courts et moins arqués. Les ailes ployées s'étendent, dans cette espèce, de huit pouces au-delà du bout de la queue, dont la pointe est usée et élimée, parce que,



A. Lebrun Peint. P.

C. J. Fessard Sculp.

Le Casse.



l'oiseau se retirant dans les rochers et se posant plus souvent à terre que l'aigle, le frottement l'endommage un peu. Le tarse est couvert de plumes qui descendent jusque sur les doigts. La queue est arrondie, les plumes extérieures étant les plus courtes.

Tout le plumage du Caffre est d'un noir mat, à l'exception de quelques reflets brunâtres dans les petites couvertures des aîles, vers les pennes de l'aîle. L'œil, qui est très-grand, s'enfonce profondément dans l'orbite; et l'iris est d'un brun maron. Le bec est bleuâtre à sa base, et jaunâtre dans toute la partie de sa courbure. Les ongles sont noirs et les doigts d'un jaune terne. Je n'ai rencontré ces oiseaux que dans le voisinage de la Caffrerie, où ils sont même assez rares. Je n'ai vu en tout que cinq individus de cette espèce, du nombre desquels il ne m'a été possible d'en tuer que deux, qui vinrent se précipiter sur les débris d'un buffle, que j'avois fait jeter à l'écart pour les attirer. En les écorchant, il s'exhala de leurs corps une odeur insupportable; ce qui prouve qu'ils font leur principale nourriture des cadavres qu'ils rencontrent. Comme les vautours, ils sont obligés de marcher quelques pas avant de pouvoir s'enlever de terre; mais ils ne volent point en grandes troupes, car je ne les ai jamais vu que deux ensemble, apparemment le male et la femelle. N'ayant tué que deux femelles, je ne puis indiquer la différence qui se trouve entre les deux sexes. Je n'ai pu rien apprendre de particulier sur leurs habitudes et leurs pontes; les Sauvages m'ont assuré seulement qu'ils nichent dans les rochers; qu'ils attaquent les agneaux, les dévorent sur la place, et que jamais ils n'emportent leur proie dans leurs griffes, même quand ils ont des petits. Nous savons que l'aigle porte, de cette manière, la sienne dans son aire, pour la déchirer et la partager ensuite à ses aiglons. Le vautour, au contraire, n'apporte à ses petits leur nourriture que dans son jabot, d'où il la dégorge ensuite. Voilà du moins

une observation que j'ai faite plusieurs fois sur l'espèce que les colons du Cap nomment *stront-vogel* (oiseau de merde), ou *aas-vogel* (oiseau de charogne). Il y a même lieu de croire que c'est là généralement l'usage de tous les vautours; car leurs griffes ne sont pas propres à empoigner ni à serrer fortement.





J^{us} Lebrecht Reinold P^r

M^{re} Fessard Sculp.

Le Bateleur.





A. Lebrun Peint. P.^{re}

C. Fessard Sculp.

Le Pateleur jeune âge.

LE BATELEUR, N^{os}. 7 ET 8.

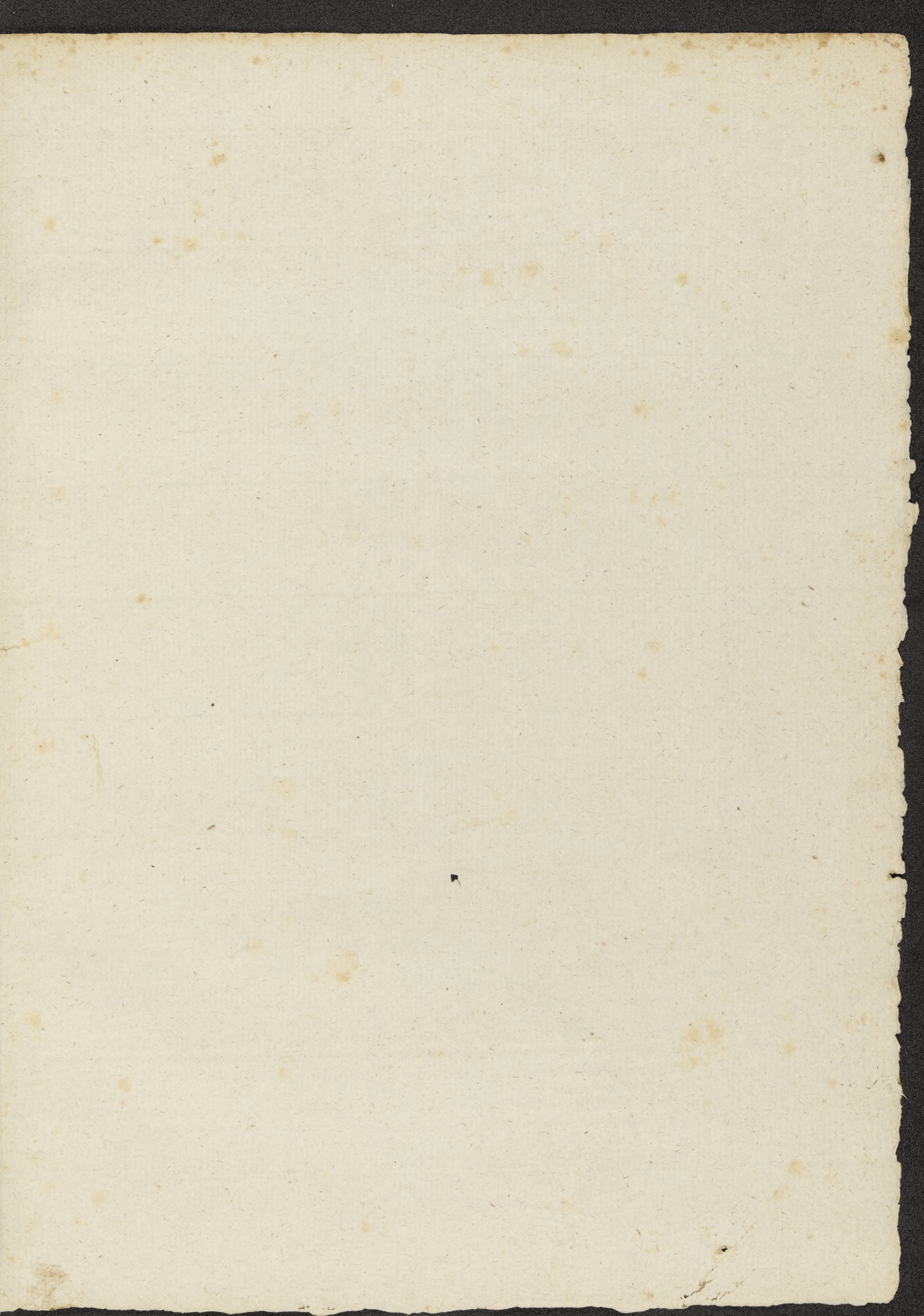
DE toutes les espèces d'oiseaux de proie connues jusqu'à ce jour, il n'en est aucune à laquelle on puisse comparer ni rapporter l'oiseau dont il est ici question. Sa queue, extraordinairement courte, le distingue et le caractérise d'une manière particulière, car elle dépasse à peine les plumes du croupion qui en recouvrent plus de la moitié, et dans toute sa dimension, elle atteint au plus six pouces de longueur; ce qui prête à l'oiseau peu de grâce sur-tout en volant, et contraste mal avec ses grandes aîles, dont l'envergure paroît encore plus ample à cause du peu d'étendue de cette queue. Quand je vis voler le Bateleur pour la première fois, je crus appercevoir un oiseau que quelque accident avoit privé de sa queue; et l'on seroit d'autant plus porté à le présumer, que, dans son vol, il a effectivement un mouvement très-extraordinaire, et que j'attribuai d'abord au défaut de la queue, laquelle, tenant lieu de gouvernail, sert si bien aux oiseaux de proie pour se diriger avec agilité et grâce dans les plaines de l'air. Mes observations me prouvèrent, par la suite, que la queue écourtée de cet oiseau est un caractère constant dans l'espèce, et sa manière de voler, un jeu dont il s'amuse en provoquant sa femelle, qui lui répond de la même manière.

Le Bateleur plane en tournoyant en rond, et laisse échapper, de tems en tems, deux sons très-rauques, dont l'un est chanté d'un octave plus haut que l'autre; souvent il rabat tout à coup son vol,

et descend à une certaine distance, en battant l'air de ses aîles, de manière que l'on croiroit qu'il s'en est cassé une et qu'il va tomber jusqu'à terre. Sa femelle ne manque alors jamais de répéter le même jeu. On peut entendre ces coups d'aîles à une très-grande distance ; je ne puis mieux comparer le bruit qui en résulte, et qui n'est qu'un froissement dans l'air, qu'à celui que fait une voile dont un des coins s'est détaché, et qu'un grand vent agite violemment.

J'ai tiré le nom de cet oiseau de sa manière de se jouer dans les airs : on diroit, en effet, un bateleur qui fait des tours de force pour amuser les spectateurs. Ces oiseaux sont très-communs dans tout le pays d'Auteniquoi et le long de la côte de Natal jusque dans la Caffrerie. Il ne s'est peut-être pas passé un seul jour pendant tout le tems que j'ai parcouru cette charmante contrée, sans qu'il ne me soit arrivé d'en voir plusieurs couples. Le mâle et la femelle ne se quittent jamais, et rarement les apperçoit-on l'un sans l'autre.

Si la queue très-courte de cet oiseau le distingue des autres oiseaux de proie, ses couleurs très-marquées aideront encore à ne pas le faire confondre avec d'autres espèces voisines. Le Bateleur est d'une grosseur mitoyenne entre l'orfraie et notre balbusard. Son bec et ses serres sont noires ; la base du bec est jaunâtre ; les pieds sont d'un brun jaunâtre, couverts de larges écailles ; la tête ; le cou, tout le devant et le dessous du corps sont d'un beau noir mat, sur lequel tranche fortement la couleur d'un roux foncé, qui est celle du dos et de la queue ; les scapulaires sont d'un noir lavé, prenant, à certain jour, une teinte d'un gris bleuâtre ; toutes les petites couvertures des aîles sont d'un fauve isabelle ; toutes les pennes de l'aîle sont noires dans leurs barbes intérieures, et sont liserées extérieurement d'un



EXTRAIT du Catalogue de J. J. FUCHS, Libraire, rue des Mathurins, Hôtel de Cluny

ANNALES de chimie, par Guyton, Monge, Berthollet, Fourcroy, Adet, Séguin, Vauquelin, Pelletier, C. A. Brieur, Chaptal et Van Mons. 1789 à 1798, 28 vol. *in-8°*. br. — Prix, 102 fr.

Les volumes 27 et 28 sont sous presse.

Description des gîtes de Minéral, des forges et des salines des Pyrénées, suivie d'observations sur le fer mazé et sur les mines des sards en Poitou, par M. de Dietrich. Paris 1786, 2 vol. *in-4°*. avec planches. — 21 fr.

Dictionnaire des arts de peinture, sculpture et gravure, par Watelet et Levesque. Paris 1792, 5 vol. *in-8°*. de plus de 700 pages chacun. — 36 fr.

Esquisse d'une histoire de la médecine et de la chirurgie, depuis leur commencement jusqu'à nos jours, ainsi que de leurs principaux auteurs, progrès, imperfections et erreurs, traduite de l'anglois de M. W. Black, m. d., par Coray, docteur en médecine de l'université de Montpellier. Paris. 1 vol. *in-8°*. — 5 f.

Histoire d'Angleterre, depuis l'avènement de Jacques premier jusqu'à la révolution, par Catherine Macaulay Craham, traduit de l'anglois par Mirabeau. Paris 1796, 5 vol. *in-8°*. avec le portrait de mademoiselle Macaulay. — 18 fr.

Histoire générale de Languedoc, avec des notes et des pièces justificatives, par dom Vic et dom Vaissette. Paris 1730, 5 vol. *in-fol.* fig. — 120 fr.

La République de Cicéron rétablie, traduite en françois par Bernardi, suivie du texte latin et de notes. 1 vol. *in-8°*. — 5 fr.

Loureiro flora cochinchinensis; sistens plantas in regno cochinchino nascentes, quibus accedunt aliæ observatæ in sinensi imperio, Africâ orientale, Indiæque locis variis, cum notis C. F. Willdenow. Berolini 1793, 2 vol. *in-8°*. — 12 fr.

Magasin encyclopédique, ou Journal des sciences, des lettres et des arts, rédigé par A. L. Millin, troisième année. — 36 fr.

Le même, quatrième année, à commencer du premier prairial, an 6, dont il paroît deux numéros par mois. — 36 fr.

Mélanges mathématiques, ou Mémoires sur différens sujets de mathématiques, tant pures qu'appliquées, par le commandeur de Nieuport. Premier recueil contenant deux planches. Bruxelles 1794, *in-4°*. — 12 fr.

Mémoires et observations de chimie de Bertrand Pelletier, docteur en médecine, recueillis et mis en ordre par Charles Pelletier, pharmacien, et Sédillot jeune, docteur en médecine. Paris, l'an 6, 2 vol. *in-3°*. — 10 fr.

Métrologie, ou tables pour servir à l'intelligence des poids et mesures des anciens, et principalement à

déterminer la valeur des monnoies grecques romaines, d'après leur rapport avec les poids, les mesures et le numéraire en France, par Romé de l'Isle. Paris 1789. De l'imprimerie de Didot jeune, *in-4°*. — 15 fr.

Monument du costume physique et moral de la fin du dix-huitième siècle, ou Tableaux de la vie, orné de vingt-cinq figures dessinées et gravées par Moreau le jeune. Neuwied 1789 gr. *in-fol.* — 36 fr.

Necker (Nat. Josep.) Elementa botanica, genera genuina, species naturales omnium vegetabilium delectorum, eorumque caracteres diagnosticos, ac peculiare exhibentia, secundum systema omologicum seu naturale evulgata, cum 63 tabulis æri incisis. Accedit corollarium et phytozoologia philosophica. Neowedæ 1791. 4 vol. *in-8°*. br. — 24 fr.

Panoplie, ou réunion de tout ce qui a trait à la guerre, depuis l'origine de la nation françoise jusqu'à nos jours; armes offensives et défensives de l'homme et du cheval, machines de sièges et engins de bataille; ornemens, enseignes, instrumens de musique; duels, tournois, etc, précédée d'une connoissance exacte du mode militaire ancien et actuel, et de toutes les milices qui ont existé, ainsi que d'un grand vocabulaire qui en est la clef et qui rendra familiers au lecteur tous les termes obscurs et barbares, etc., par J. B. L. Carré, de Châlons-sur-Marne. Paris 1797, 2 vol. *in-4°*. dont un de figures, contenant les grands dessins en manière de lavis. — 21 fr.

Rapport général des travaux de la société philomatique de Paris, depuis le premier janvier 1792, jusqu'au 23 frimaire de l'an 6 de la république, par le citoyen Silvestre, secrétaire de cette société. Suivi de l'éloge du citoyen Riche, par le citoyen Cuvier. Paris, l'an 6, *in-8°*. — 2 liv. 10 sous.

Statistique élémentaire, ou essai sur l'état géographique, physique et politique de la Suisse, ouvrage consacré à l'instruction de la jeunesse, par Durand. Lausanne 1795, 4 vol. *in-8°*. — 15 fr.

Théâtre de Sénèque, traduction nouvelle, enrichie de notes historiques, littéraires et critiques, par L. Coupé. Paris 1795, 2 vol. *in-8°*. — 7 liv. 10 s.

Le texte latin, qui est annoncé sur le frontispice, n'est pas imprimé. On en a tiré 25 exemplaires sur papier velin. — 15 fr.

Traité de dynamique, dans lequel les loix de l'équilibre et du mouvement des corps sont réduites au plus petit nombre possible, et démontrées d'une manière nouvelle, et où l'on donne un principe général pour trouver le mouvement de plusieurs corps qui agissent les uns sur les autres d'une manière quelconque, par M. d'Alembert. Paris 1796, *in-4°*. br. — 9 fr.